

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 42

Artikel: La vieille aux passe-roses
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198982>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

autres roucouler des romances sentimentales sur la chute des feuilles; vous ne tomberez pas comme elles

» Fiez-vous à la bonne nature et célébrons ensemble les douceurs et les charmes de l'automne, la plus belle, la plus somptueuse, la plus délicieuse des quatre saisons. »

La vieille aux passe-roses.

En revoyant l'autre jour un des plus beaux sites de nos environs, un incident assez plaisant m'est revenu à la mémoire.

Il y a bien, de cela, une douzaine d'années. En promenade, un beau dimanche, nous passions dans ce même endroit. Avec nous, un banquier de nos amis et sa famille.

Tandis que nous contemplions le merveilleux point de vue que nous avait tout à coup dévoilé la lisière de la forêt, une vieille paysanne s'approche de nous.

« Alors, ces dames et ces messieurs trouvent-ils ça bien beau? » dit-elle du ton d'une personne qui avait tout simplement envie de faire un « brin de causette ». C'est que les occasions sont rares dans ces parages solitaires. Pauvre femme, qui n'avait sans doute que ses poules à qui causer, elle était tout heureuse de voir du monde.

— Mais, c'est superbe, répondons-nous. N'êtes-vous pas de notre avis, madame?

— Oh! oui, bien sûr, mais, n'est-ce pas, on ça voit tous les jours. On s'habitue.

— Ah! vous habitez près d'ici?

— Mais oui. Dans cette maison qui est là tout proche. Descendez jusque-là. J'ai justement dans mon jardin des beaux passe-roses; j'en ferai un bouquet pour ces dames. Et puis, vous savez, c'est bien plus magnifique encore depuis le « signal ». Y a un banc où on peut s'asseoir. Venez seulement avec moi.

Nous suivions la paysanne jusqu'à sa maison.

Devant la porte, sur une chaise et appuyé contre un grand coussin blanc qui lui retombait sur les épaules, un petit vieux, tout jaune, amaigri, ridé, les mains décharnées et tremblantes jointes sur la poignée de sa canne.

« C'est mon mari, dit la paysanne; il prend le soleil. Il est très malade. Hélas! il n'en a plus pour bien longtemps. » Et, se tournant vers lui: « N'est-ce pas, mon ami, que tu n'en as plus pour bien longtemps? »

De la tête, le pauvre vieux, point du tout étonné de la question, fit un petit signe indiquant qu'il était d'accord et qu'il en avait pris son parti.

« Entrez au jardin, ces dames; voyez les beaux passe-roses. Vous pouvez seulement cueillir; il y en a assez. Pendant ce temps, je vais conduire ces messieurs au « signal »; c'est là tout près, sur ce petit mamelon. »

Du « signal », en effet, la vue était incomparable.

« Dites donc, un hôtel ici, à quelques pas de la ville, avec un funiculaire! » s'écria soudain le banquier, dans le ravissement.

— Que dites-vous? fit la paysanne, subitement intriguée. Mossieu veut construire un hôtel ici? Oh! vous savez, c'est à vendre, ce terrain. N'est-ce pas, mon mari est vieux, malade; d'ailleurs, vous l'avez vu; il ne peut plus rien faire. Ma foi, moi aussi, je ne suis plus en bouton; j'ai eu soixante-trois le douze du mois passé. Allez, mossieu, on a bien travaillé; on est bien fatigué. Aussi, on voudrait pouvoir trouver une petite maison, dans le bas, plus proche de la ville, avec un petit jardin; rien que ça. On garderait des poules. J'irais au marché vendre mes légumes et mes œufs. Ça nous suffirait.

Je ne sais quelle malicieuse envie nous vint alors de profiter de la situation et de rire un brin de la simplicité de la bonne femme.

« Ah! c'est à vendre? » repartit l'un de nous, en prenant un air sérieux. Voici, justement, monsieur, qui est banquier et qui s'occupe beaucoup de ces questions d'hôtels. »

— Eh bien, c'est comme je vous dis, messieurs. On voudrait quitter ici, si on peut bien vendre... Car, enfin, n'est-ce pas?... »

— Oui, oui, nous comprenons. Vous ne voulez pas le donner, votre petit domaine; c'est très naturel. La question du prix est à débattre.

Après un moment de silence, la paysanne reprit:

— Alors, dites-moi, oserais-je demander l'adresse de mossieu? Si je vais mercredi en ville, je pourrais toujours passer, pour voir...

Nous lui donnons nos noms et notre adresse. Comment faire autrement? Après tout, ça ne nous engageait pas beaucoup.

A ce moment, les dames nous rejoignent, chacune avec son bouquet de passe-roses. Nous prenons congé de la bonne vieille, en la remerciant de ses amabilités.

« Ça fait que voilà, dit-elle en nous quittant, pour ce qui est de la vente, on attend un mot de ces messieurs. »

Nous n'avions pas fait vingt pas que la paysanne nous rappelle:

« Hé! messieurs! » crie-t-elle, en revenant vers nous de toute la force de ses vieilles jambes, « à propos, je pense toujours à cette vente... Tout de même, ne faites-voilà rien avant demain matin à sept heures! »

X.

Pêcheur et sénateur.

La session législative venait d'être close; sénateurs et députés étaient partis en vacances, joyeux comme des collégiens que l'on met en liberté, heureux de retourner dans leurs familles et de revoir leur chère province.

Pendant que les uns astiquaient leurs fusils en attendant l'ouverture de la chasse, d'autres, aux goûts moins belliqueux, recherchaient des plaisirs plus calmes; dans ce nombre se trouvait le sénateur Riquois, pêcheur à la ligne endurci qui, dès son retour, se hâta d'inspecter ses lignes.

Il en avait le plus grand soin.

Avant de partir, il les avait lui-même pliées, empaquetées et placées dans un placard à l'abri de l'humidité, en les recommandant spécialement à sa femme.

Les lignes étaient en bon état, les gaules droites et flexibles, les crins solides, les hameçons non rouillés, bien aiguisés.

La première condition pour réussir consiste à être bien outillé.

Le lendemain, sans plus tarder, M. Riquois se leva de bonne heure; coiffé d'un large chapeau de paille, vêtu d'un complet de coutil, il se dirigea vers la rivière pour se livrer à sa distraction favorite. Il marchait d'un pas guilleret, tenant ses gaules d'une main, une épuisette de l'autre, portant en bandoulière un panier d'osier destiné à recevoir le poisson et renfermant les amorces, les lignes de rechange, les hameçons, les crins de Florence, les mouches artificielles, tous les petits objets indispensables à un pêcheur vraiment digne de ce nom.

Il avait une place de prédilection où, chaque année, il s'installait, une place excellente, abritée par un vieux saule; à cet endroit, la rivière, en serpentant, décrivait un crochet, formant un petit golfe dans lequel le poisson aimait à se donner rendez-vous.

La pêche y était toujours fructueuse.

Lorsque M. Riquois arriva, son désappointement fut grand, la place était prise: un jeune homme y était assis.

Le sénateur ne put dissimuler sa contrariété.

Il interpella l'intrus.

— Pardon, monsieur, dit-il, vous avez pris ma place.

Le jeune homme le regarda étonné.

— Votre place, dit-il; voilà trois mois que je l'occupe tous les jours.

— Moi, monsieur, je l'occupais l'année dernière; voilà dix ans que je l'occupe!

— Il fallait mettre un écriteau, reprit le jeune homme, narquois; ici la place appartient au premier occupant.

Sur cette remarque pleine de justesse, M. Riquois se résigna à s'installer un peu plus loin.

Il monta sa ligne, prit consciencieusement le fond de la rivière avec un plomb en faisant le moins de bruit possible, plaça un ver au bout de l'hameçon et, ayant posé sa ligne, il attendit attentif, l'œil rivé sur la plume qui flottait, légère, à la surface de l'eau.

Le temps paraissait propice, un peu orageux, pas de vent.

Une demi-heure passa, une heure, rien, pas un coup de bec; la plume demeurait désespérément immobile. M. Riquois regarda son voisin, il ramenait une perche énorme. Le sénateur rageait; il retira sa ligne, renouvela le ver; cette délicate attention ne produisit aucune impression sur les goujons.

Le voisin était toujours heureux.

M. Riquois changea d'amorce, remplaça le ver par des asticots; les asticots n'eurent pas plus de succès.

Les poissons allaient, venaient, indifférents aux avances du sénateur qu'ils semblaient narguer; quelques-uns s'amusaient à happer les mouches qui volaient à la surface de la rivière; d'autres montraient leur joie en se livrant à de petits sauts de carpe tout à fait réjouissants.

M. Riquois changea de place, laissa les asticots pour pêcher au blé cuit, amorce préférée des gardons; les gardons allèrent se faire prendre à la ligne du voisin. Il pêcha à la mouche, au fromage, à la mie de pain, toujours en vain.

La nuit était arrivée, il fallait se retirer; il plia bagage, son voisin en fit autant; il put constater que son filet pouvait à peine contenir le produit de sa pêche; il était bondé de perches, de gardons, de brochets, de goujons.

M. Riquois jeta un œil d'envie sur le jeune homme et rentra chez lui de fort mauvaise humeur.

Il se promit de prendre sa revanche.

Le lendemain, il se leva de bonne heure, certain de devancer son rival et de reprendre sa place habituelle.

Il fut déçu.

Lorsqu'il arriva, le jeune homme était déjà installé.

M. Riquois dut se placer plus loin.

Comme la veille, il ne prit rien, pendant que son voisin remplissait de nouveau son filet.

Le sénateur était furieux en rentrant chez lui, il essuya des quolibets de sa femme et de sa belle-mère; cette dernière vivait chez lui.

Le jour suivant, il se leva à quatre heures du matin, espérant arriver le premier.

Trop tard!

Son rival était déjà arrivé.

— Ah! ça, il ne fait donc rien, cet animal-là! se dit le sénateur; il est toujours à la pêche!

Il se plaça à côté de lui; il avait préparé des amorces faites avec du pain de chènevis; en outre, il pétrit des boulettes de terre glaise qu'il remplissait d'asticots.

Il jeta le tout en face de sa ligne.

Comble de la déveine! Le courant entraîna les amorces sous la ligne de son rival qui en profita; les poissons se faisaient prendre comme à plaisir; le jeune homme n'avait que le temps de jeter sa ligne et de la retirer.

Son filet était insuffisant pour contenir ses poissons.

M. Riquois ne prit qu'une ablette.

Le jeune homme lui offrit généreusement la moitié de sa pêche; le sénateur accepta.

Il lia conversation.

— Vous aimez beaucoup la pêche, à ce que je vois? lui demanda-t-il.

— Faut bien faire quelque chose, dit le jeune homme.

— Votre profession vous laisse des loisirs?

— Que trop! soupira le jeune homme.

Oh! oui, pensa le sénateur.

— Vous vivez de vos rentes, sans doute? reprit-il.

— Moi? je suis sans place, voilà pourquoi je suis toujours à la pêche.

— Vous êtes sans place? dit M. Riquois qui entrevit aussitôt le moyen de se débarrasser de son concurrent, rien n'est plus facile que de vous en trouver une; je possède une certaine influence que je serais heureux de mettre à votre disposition.